

Jean Prévost

*Le Sel sur la plaie*

ZULMA - 2009

Mensuel - juin 2009

L'ART ROMAN : JEAN PRÉVOST

# Romancier, boxeur et maquisard du Vercors

Réédition d'un livre éblouissant sur le monde du journalisme, de la publicité et de l'édition des années 20, par le grand écrivain méconnu qu'était Jean Prévest.

Par François Bott\*

Jean Prévest aimait Montaigne, Stendhal, la boxe et tous les sports. Du reste, il avait boxé avec Hemingway, de même que Joseph Kessel avec Horace McCoy. C'était en quelque sorte le match France-Etats-Unis. Il est aberrant que l'œuvre de Jean Prévest demeure aussi méconnue, alors que tant de livres médiocres reçoivent les honneurs médiatiques. Il avait écrit notamment, sur la jeunesse des années vingt et trente, deux romans « de génération », qui sont des chefs d'œuvre : "Le Sel sur la plaie", suivi de "La Chasse du matin".

Comme le note Jérôme Garcin, dans sa préface, l'athlète, le boxeur, y donnait toute sa place à la délicatesse des sentiments. J'adore les romans « de génération » : "Les Thibault" de Roger Martin du Gard, "Gilles" de Pierre Drieu la Rochelle, "La Conspiration" de Paul Nizan et (plus près de nous) "Les menteurs" de Marc Lambron. Les époques défilent à travers le destin de quelques personnages : ici, dans "Le Sel", un Julien Sorel moderne, d'origine modeste, comme le héros de Stendhal, avec les mêmes ambitions, les mêmes rêves, les mêmes interrogations sur les femmes et l'amour, la même révolte, les mêmes dégoûts (parti-



coll. PENNY D. R.

culièrement celui de la médiocrité), et qui se heurte, sous la III<sup>e</sup> République comme sous la Restauration, à la morgue des héritiers – les riches de naissance. Pour se venger de ses déboires dans la capitale et reconquérir Paris, le jeune homme – c'est un classique du genre – fera le détour par la province, en l'occur-

rence Chateauroux, la presse et la cuisine politique locales. Jean Prévest était non seulement un lecteur de Henri Beyle, mais de Hérault de Séchelles et de sa "Théorie de l'ambition". C'étaient des leçons particulières sur les moyens de parvenir, sans cesser d'être soi-même. Né le 13 juin 1901, Jean Prévest était encore dans la trentaine lorsqu'il écrivit ses romans. Il y raconte les matins de la vie et la chasse au bonheur. Peut-être relisait-il les "Propos" d'Alain sur le même sujet (le bonheur), car le philosophe de Mortagne-au-Perche et du Vésinet avait été son professeur au lycée Henri IV. Mais, pour Jean Prévest, les matins de la vie se terminèrent très vite. Entré dans la Résistance, il combattit dans le maquis du Vercors et fut tué par les Allemands, le 1<sup>er</sup> août 1944, sous le pseudonyme de Goderville. Passez l'été sur la plage, avec ce jeune homme éternel. Vous ne le regretterez pas. F.B.

**Le Sel sur la plaie**, de Jean Prévest,  
Zulma, 280p., 18 €.

Ecrivain et journaliste, dernier ouvrage paru : "Vell'd'Hiv" au Cherche-Midi, qui vient d'obtenir le prix Louis-Nurcéra.

# LE FIGARO magazine

Hebdomadaire - vendredi 12 juin 2009

★★★

## Le Sel sur la plaie

ROMAN

De Jean Prévost.

Zulma, 276 p., 18 €.



Accusé d'un vol qu'il n'a pas commis, un jeune Parisien sans avenir accepte de s'exiler à Châteauroux

avec pour seul bagage sa provision de haine. Peuplée de « bourgeois réglés, pansus », la sous-préfecture « d'essence louis-philipparde », alors en pleine tempête électorale, aiguise en lui le besoin de revanche. Les indolents notables et leurs ruses médiocres ayant rendu sa pensée « infaillible quant aux vérités vulgaires », Dieudonné Crouzon saura habilement faire sa place au fade soleil des ambitions. Le plus dur combat, c'est avec sa propre estime qu'il le mènera. « Tu gardes la seule noblesse, celle des parvenus. Ne crains pas les grandeurs. Ceux qui ont hérité ne doutent pas de leur héritage (...) Mais toi, tu as créé tout ce que tu fais, tu dépasses tout ce que tu as créé. Les inquiétudes viendront seules. » Rien de daté dans cette fable sarcastique sur l'ambition, sinon, peut-être, les pudeurs des jeunes filles ; le style sans mollesse, le goût pour l'action bien menée, fouettent une pensée pleine de hauteur et

d'humanité. Jean Prévost ambitionnait d'être Stendhal ou rien. Une mortelle embuscade dans le Vercors en août 1944 a rompu son œuvre au champ d'honneur. Le héros cachait un grand écrivain. ELISABETH BARILLÉ

# Le magazine des Livres

Mensuel - Juin 2009



## UN CITIZEN KANE DE PROVINCE

Né avec le siècle, Jean Prévost, mieux connu dans les réseaux de résistance sous le nom de « Capitaine Goderville », tomba sous les balles allemandes durant les combats de Libération du Vercors, le 1er août 1944, soit le lendemain de la disparition de son exact contemporain, Antoine de Saint-Exupéry. De son existence aussi brève qu'intense demeure l'image d'un tempérament passionné et curieux, d'un infatigable travailleur qui n'eut pourtant pas l'occasion de mener à bien le grand livre que son talent promettait.

Les éditions Zulma nous offrent des redécouvrir l'un de ses premiers romans, *Le Sel sur la plaie*, publié en 1934. Le récit met en scène Crouzon, étudiant en droit dans le dénuement et vivotant d'expédients pour se sortir de sa précarité. Jusqu'au jour où sa réputation se voit ternie par une fausse accusation de vol de la part d'un de ses camarades. L'affaire tourne à l'aigre, et le jeune homme, jugeant son honneur irrémédiablement bafoué, préfère tout plaquer plutôt que de se répandre en plaidoyers peu crédibles devant ses sois-disant amis.

Sur le conseil d'un proche, il accepte de s'installer dans le Berry, où l'attend un poste de rédacteur en chef dans un quotidien républicain local. Arrivé sur place, Crouzon plonge corps et âme dans ce nouveau métier. Il a tôt fait de cerner ses collègues et de s'en

laisser apprivoiser. Le vent de jeunesse qu'il insuffle à l'équipe tout entière finira par conquérir les instances politiques dont sa feuille de chou représente les intérêts. Le voilà lancé, et en bonne voie pour devenir un « parvenu »...

Dans sa belle préface, Jérôme Garcin apporte une nécessaire précision quant à l'usage de ce mot, si péjoratif aujourd'hui : chez Prévost, « il signe au contraire, chez celui qui n'a rien reçu à sa naissance, l'alliance naturelle de l'intelligence et de la volonté. En apparence, la destinée de Crouzon figure l'apothéose d'un arriviste ; en vérité, c'est le parcours d'un individualiste exigeant de soi le meilleur – jusqu'à son propre dépassement. »

L'écriture de Jean Prévost se cherchait encore à l'époque de ce texte, que l'on hésiterait à qualifier de roman de maturité. Entre nervosité et empâtement, sa plume trahissait néanmoins le bouillonnement intellectuel d'un auteur doué qui allait, hélas, être rattrapé par l'histoire. Toujours est-il que *Le Sel sur la plaie* trace le portrait original et bien saisi d'un Citizen Kane de province, en rendant le climat d'effervescence qui agitait la presse d'opinion, à quelque niveau de pouvoir que ce soit. La vision décentrée d'une ascension personnelle, avec ses détours et ses heurts, comme en proposèrent jadis Balzac... et surtout Stendhal, le modèle revendiqué de Prévost.

F. Saenen

LE SEL SUR LA PLAIE, Jean Prévost, Éditions Zulma, 230 p., 18 €

# LES LETTRES françaises

Supplément de *L'Humanité*

Mensuel - Mai 2009

## La dure conquête de la force

Les Éditions Zulma rééditent *le Sel sur la plaie*, un des trois romans de Jean Prévoist.

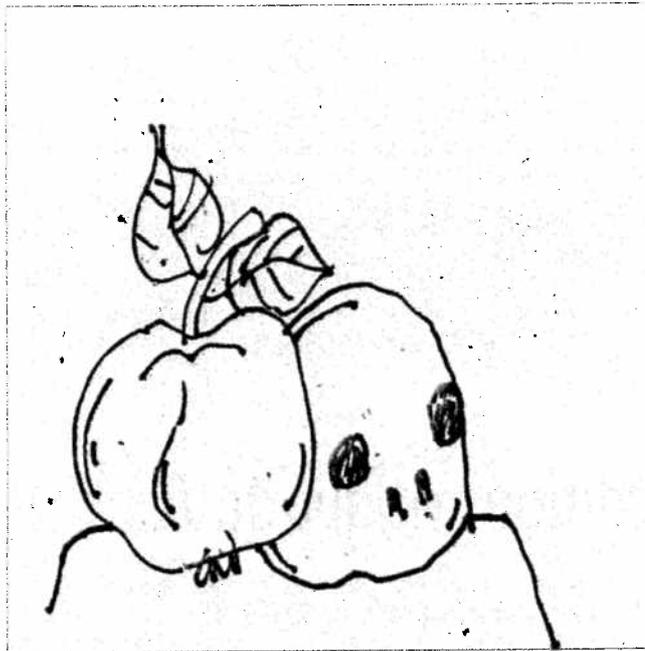
### *Le Sel sur la plaie*,

de Jean Prévoist, préface de Jérôme Garcin. .  
Éditions Zulma, 278 pages, 18 euros.

Finale, sur la vingtaine de volumes qu'il a publiés, Jean Prévoist n'écrivit que quelques romans : *les Frères Bouquinquant*, *le Sel sur la plaie*, que rééditent les Éditions Zulma, et *la Chasse du matin*, ces deux derniers formant une suite romanesque autour du personnage de Crouzon. La guerre a interrompu une veine romanesque à laquelle sa mort prématurée, dans le Vercors, en 1944, mettra un terme. Ces trois romans donnent toutefois une idée de l'originalité du romancier qu'il était.

Publié en 1934, alors que le Front populaire est encore dans les limbes et que la France patage dans les combinaisons politiciennes des années vingt, *le Sel sur la plaie* s'attache à la situation de la jeunesse. Il s'agit d'une époque d'illusions pour ceux qui croyaient que la guerre, qui venait de s'achever, était la « der des der » et que le sang répandu allait enfin instaurer un ordre plus juste puisque l'Empire germanique, considéré comme le grand obstacle à la paix universelle, avait été abattu. La victoire devait permettre de parfaire la République et de lui donner enfin sa dimension sociale, mettant en pratique la devise « Liberté. Égalité. Fraternité ». C'était du domaine du rêve car une fois que les notables eurent répété à l'envi que les anciens combattants avaient des droits sur les autres, ils s'attachèrent à les faire rentrer dans le rang et revinrent tranquillement aux affaires juteuses qu'ils se réservaient. Ceux qui voyaient les choses autrement devaient déchanter.

Dieudonné Crouzon, étudiant pauvre affligé d'un prénom quelque peu embarrassant, qui évoque son origine populaire, n'est pourtant pas de ceux qui nourrissent des illusions de réformisme sociale. Il se prépare à une carrière d'avocat qui corres-



Dessin de Mark Brusse.

pond assez bien à ses hautes ambitions. Tout s'effondre quand il est accusé du vol d'un portefeuille et que le groupe dont il fait partie lui signifie son désaveu. La seule solution est la fuite, le repli sur la province. Depuis Balzac, le chemin se parcourt en sens inverse : le provincial sorti du rang libère son énergie dans la conquête de Paris. Là, Paris étant fermé, la solution passe par la province. Par force, Crouzon va s'astreindre à refaire sa vie à Châteauroux, partant de zéro, apprenant tout ce qui est nécessaire pour survivre d'abord, réussir ensuite. Ce que cela va lui coûter de temps, d'efforts, de peines, d'intrigues, le brillant et vain jeune homme qu'il était avant sa chute ne le soupçonnait pas. La vie de province est un univers plat et sinueux qu'il faut savoir décoder. On n'y réussit pas sans donner un mini-

mum de satisfaction à des imbéciles, sans contourner les puissants avant de s'en faire des alliés, sans laisser entendre qu'on respecte la religion même si on ne pratique pas, etc. Au fond, Châteauroux est un Paris en réduction car la diversité y est moindre. Avec patience et obstination, Crouzon bâtit dans le journalisme et l'imprimerie une puissance avec laquelle les élites locales doivent composer après l'avoir méprisée. En même temps, il se reconstruit en profondeur dans sa personnalité et devient capable d'affronter ceux qui l'ont humilié.

Mais l'affaire dépasse de loin le simple aspect de la vengeance. Ses prétendus amis lui ont fait perdre en quelques minutes son innocence originelle, celle des gens comme lui qui croient qu'ils peuvent avancer dans la vie sans se préoccuper des tares de la société parce que le contact leur en sera toujours épargné. C'est un avantage qu'ils tiennent de qualités sanctifiées sur les bancs de l'université et qu'il faut défendre bec et ongles car il permet de se placer en juge ou en arbitre de toutes choses. Il a fallu que Crouzon soit chassé de son paradis, sans doute pour n'être pas tout à fait du même

milieu que les autres occupants des lieux, pour qu'il se mette en question et donne enfin leur envol aux qualités qui hibernaient en lui. Ce n'est pas à Paris mais à Châteauroux qu'il va devenir lui-même.

*Le Sel sur la plaie*, qui nous montre cette douloureuse mutation, est le roman d'apprentissage d'une génération. Prévoist n'aimait pas les « héritiers », il leur préférerait, par esprit républicain, ceux qui se faisaient eux-mêmes, les « parvenus ». Au terme de son périple, Crouzon saura juger les hommes et comment se conduire. Cette arrivée dans l'âge adulte n'est pas sans détruire la part d'illusions qui est la marque de l'homme – au sens où Prévoist l'entendait –, et cet aspect du roman n'est pas le moindre.

François Eychart

RÉÉDITION

**Le Sel sur la plaie**

PAR JEAN PRÉVOST (*photo*),  
PRÉFACE DE JÉRÔME GARCIN



*Zulma*, 280 p.,  
18 euros

\*\*\* C'est l'épopée d'un parvenu, mais c'est Balzac à l'envers : l'histoire d'un jeune ambitieux qui, animé par une « *fureur froide* », fuit Paris pour Châteauroux. Là, il veut se faire un nom, une

fortune, et démontrer qu'écrire au « Berrichon républicain » mène à tout. Ce roman de 1934 n'a rien perdu de son alacrité, ni de son énergie stendhalienne. Car l'auteur se tient au plus près de son héros, ses souffrances, sa solitude extrême, sa haine de la médiocrité et son admirable ténacité.

**Grégoire Leménager**